

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

Tout le monde pénétra dans une grande salle carrée.

C'était la chambre du capitaine des pirates.

Quand la troupe eut pénétré, John Huggs commanda de nouveau :

— Fermez !

Avec une habileté et une sûreté de mouvements qui décelaient une grande habitude, les pirates se mirent en devoir de replacer la porte de pierre dans sa première position.

Ils étaient outillés pour cela.

Des cries et des leviers garnis de fer se trouvaient dans la grotte où toute la troupe venait de pénétrer.

A l'aide des cries, la roche fut soulevée, et, au moyen de leviers, on la maintint et on la fixa contre l'ouverture.

John Huggs était chez lui.

Les brigands du pirate étaient dans leur repaire. Certes la retraite était sûre et admirablement choisie.

Les pirates pouvaient défier une attaque subite et imprévue.

Ils disposaient d'une caverne à double issue, dont une, habilement dissimulée ne devait jamais être gardée.

Puis, sans qu'aucun ordre leur eût été donné, ils disparurent un à un par une autre ouverture pratiquée dans les parois de la chambre du capitaine, et qui se trouvait masquée par une tapisserie.

Dès que le dernier pirate se fut éloigné, John Huggs saïssissant un petit sifflet d'ébène attaché à sa blouse de chasse par une chaîne d'argent, en tira des sons à deux reprises différentes.

Presque aussitôt, deux femmes parurent.

— Pamela et toi la Rousse, dit le capitaine, je vous confie ces belles filles.

— Elles sont mes prisonnières.

— Mais traitez-les comme des princesses.

— Des soins, des attentions, sinon vos reins feront connaissance avec la boucle de mon ceinturon.

Sur cette menace, Huggs adressa de la main un adieu amical à ses prisonnières et disparut.

Il fit quelques pas dans un étroit couloir que masquait la tapisserie, passa dans l'encadrement d'une porte barrée de fer et se trouva dans une immense salle au milieu de la foule des pirates.

Il était immense, grandiose, extraordinaire, l'endroit où se trouvaient réunis plus de deux cents bandits.

Toutes les nationalités étaient représentées dans la troupe de John Huggs : l'aspect du repaire des brigands le démontrait clairement.

Un brillant et splendide éclairage créait un jour factice dans la vaste salle.

Vingt lustres aux pendeloques de cristal pendaient de la voûte, attachées à de longues cordes de soie.

De nombreuses lampes alimentées avec du pétrole projetaient jusque dans les recoins les plus retirés les flots abondants d'une éblouissante lumière.

L'immense salle présentait le plus étrange aspect.

Divisée en un grand nombre de compartiments, elle se pouvait comparer à une exposition de tous les genres de cabarets comme dans le monde entier.

Les différents établissements, séparés les uns des autres par des allées bordées de grilles dorées ou de panneaux de bois rehaussés de peinture, avaient un cachet d'élégance et de propreté très-attractif.

Ils offraient un composé de luxe et de confort admirablement entendu.

Et, chose étrange ! ces nombreux établissements étaient admirablement approvisionnés.

Il y avait même un café, parfaitement agencé, qui occupait la plus large place dans le vaste palais des pirates.

Ces cafés parfaitement tenus par deux individus associés.

Ces limonadiers de la savane portent deux noms ou mieux deux sobriquets étonnants.

On les appelle *Grand-Seize* et *Petit Dix-Huit*.

Grand Seize et Petit Dix-huit possédaient chacun une femme qui les aidait de plusieurs façons dans l'exploitation de leur café.

Elles remplissaient on ne peut mieux leur rôle de *dames de comptoir*.

John Huggs avait laissé ses prisonnières aux mains de Pamela et de la Rousse, les femmes de Grand Seize et de Petit Dix-Huit.

Il avait fermé la solide porte ferrée qui séparait sa chambre de la grande salle commune, et il se présenta devant sa troupe au grand complet.

Puis, montant sur un billard, il fit un geste qui commandait le silence.

— Messieurs et gentlemen, dit le capitaine, les communications que j'ai à vous faire sont de la dernière importance.

— Je suis arrivé à m'emparer de deux femmes dont la possession représente un énorme capital.

— Pour racheter la liberté de sa fille, le colonel d'Éragny, l'assistant de ce comte de Lincourt que vous connaissez tous, paiera la somme qu'il nous plaira de fixer.

— Et le géant Tomaho, pour avoir sa femme, se suignera aux quatre veines.

— Mais je ne m'arrête pas à l'idée de rançon dont la valeur ne me satisfait pas complètement.

— Vous savez tous à quelle conquête marchent de Lincourt et sa troupe.

— Oui, oui ! répondirent les pirates.

— *Le secret du Trappeur !*

— Voici l'idée qui m'est venue.

— Je vais aller trouver le père de ma prisonnière et lui ferai cette proposition :

— Si vous voulez revoir votre enfant, partageons le *secret du Trappeur*.

— Consentez à ce que ma troupe se joigne à la vôtre et entre dans les bénéfices à réaliser.

Le projet de John Huggs souleva un tonnerre d'applaudissements.

Chacun savait que la connaissance du fameux secret c'était la fortune pour tous, une fortune immense, incalculable, inappréciable.

— Bravo ! bravo ! criaient-ils de toutes parts.

— Vive le capitaine !

— A nous le secret !

— Vous avez raison, messieurs, reprit John Huggs.

— A nous le secret !

Et sans perdre une minute, le capitaine se mit à organiser son départ pour retrouver le comte d'Éragny.

Il donna l'ordre à vingt hommes de se préparer à le suivre.

Chez John Huggs, l'acte suivait de près la décision.

Il prit à peine le temps donner quelques ordres, de faire une visite à ses prisonnières et de les recommander une dernière fois aux deux femmes, Pamela et la Rousse, qui devaient les servir et prendre soin d'elles.

Puis il partit à la tête de ses cavaliers très-bien montés.

Ces hommes représentaient l'élite de la troupe.

John Huggs pouvait compter sur leur courage et leur dévouement.

Dès que leur chef eut quitte la grotte, les pirates, selon leur invariable habitude en temps d'inaction, se remirent à boire, à jouer.

.....

John Huggs, à la tête de ses vingt cavaliers, avait regagné la rive du Colorado.

Il s'engageait dans la montagne, au-dessus même des grottes et souterrains qu'il avait traversés avec ses prisonniers.

C'était suivre un chemin dangereux, et risquer de trouver la mort dans l'un des nombreux précipices de la montagne.

Mais c'était aussi la route la plus courte pour rejoindre la caravane du comte de Lincourt.

D'ailleurs le chef des pirates et ses hommes connaissaient depuis longtemps un terrain qui souvent avait été pour eux un lieu de refuge et un moyen de fuite.

De son côté, le colonel d'Éragny et sa petite troupe s'étaient bravement engagés dans la montagne, cherchant à contourner les points élevés pour se rapprocher de la Tour du Sorcier et en explorer les environs.

Les pirates et les squatters suivaient le même chemin.

Les uns partant de l'ouest, les autres de l'est, ils devaient fatalement se rencontrer.

Les deux troupes avaient déjà fourni trois grands jours de marche, sans toutefois avoir parcouru de longues distances.

Elles avançaient difficilement au milieu des rochers, et mille précautions prudentes devaient être prises.

Tête-de-Bison, en sa qualité de trappeur-émérite, s'était constitué l'avant-garde de la troupe de M. d'Éragny.

Seul, il éclairait la marche avec une habileté et une sûreté de vues extrêmes.

Toujours de trois heures en avance, on pouvait le suivre avec la plus entière confiance.

Il observait pour tous.

On n'avait à voir que par lui.

Sa propre piste indiquait le chemin à suivre.

Sur son ordre, le colonel d'Éragny avait fait prendre au détachement la file indienne.

Chaque homme plaçait ses pieds dans les pas de Grandmoreau, évitant ainsi de laisser deviner à ceux qui pouvaient suivre ou épier le nombre de personnes composant la troupe.

Pour plus de précaution, et afin d'éviter toutes recherches à ses compagnons, Grandmoreau, quand il devait faire des contremarches, plaçait des *brisées* à l'endroit de ses bifurcations.

Ces brisées ou branchettes cassées devenaient autant de flèches indicatrices marquant exactement la direction qu'il avait prise.

Le plus mauvais veneur, au moyen de ces brisées, ne pouvait se tromper sur la route à suivre.

Guidé enfin par un esprit d'excessive prudence, Bouléreau, qui marchait le dernier, appliquait le moyen d'effacer toute trace de passage qu'ont inventé les trappeurs.

Il avait confectionné avec des têtes de chardons une sorte de buisson en forme de râteau qu'il traînait derrière lui.

Toutes les empreintes se trouvaient ainsi bûchées, et l'œil exercé d'un Peau-Rouge se serait fixé sur la trainée produite par les chardons sans soupçonner un instant que cette trainée dissimulait la piste de dix Visages-Pâles.

Encore eût-il fallu que l'Indien passât immédiatement après la troupe. Le moindre coup de vent égalisait le terrain.